

D 1049 BRÉSIL: MASSACRES DE PAYSANS ET
ASSASSINATS DE RELIGIEUX

L'annonce par le gouvernement dès avril 1985 d'un plan de réforme agraire (cf. DIAL D 1047) a provoqué de violentes réactions dans certains milieux de grands exploitants agricoles. Le massacre de paysans raconté ci-dessous donne la mesure du climat de folie ainsi créé. Les milieux religieux ne sont pas épargnés par les attaques. Après l'assassinat de la Soeur Adelaïde Molinari, le 15 avril 1985 (cf. DIAL D 1031), c'est au tour de Soeur Cleusa Coelho d'être abattue le 28 avril suivant, à Lábrea (Etat d'Amazonas). Le 24 juillet 1985, le Père Ezechielle Ramin, jeune prêtre italien arrivé au Brésil depuis un an, est criblé de balles par des tueurs à gages du Domaine Catuva, à Aripuanã, (Etat du Mato Grosso). On ne compte plus le nombre de prêtres et de religieuses travaillant en milieu rural et qui ont reçu ou reçoivent des menaces de mort.

Le témoignage ci-dessous, écrit par un prêtre français de Marabá (Etat du Pará), n'a pas besoin d'explications. Disons seulement que, dans le cadre de l'actuelle polémique sur la théologie de la libération (cf. DIAL D 1048), il rejoint le "journal d'un prêtre en rural" (cf. DIAL D 1044) pour illustrer le fossé séparant les autorités romaines et les acteurs sur le terrain.

Note DIAL

LETRE DU P. ROBERTO A SES AMIS

Nova Marabá, le 20 août 1985

(...)

Pendant ce temps, la "guerre des paysans" continue.

Entre les kilomètres 30 et 40 de la Transamazonienne, avant d'arriver à São Domingos, il y a une grande forêt. Edmundo Virgolino prétend en être le propriétaire et il y pratique la cueillette de la châtaigne du Pará. Une cinquantaine de familles, entre les douze millions de paysans sans terre du Brésil, venues du triangle de la sécheresse et de la faim, le Nordeste brésilien, s'y sont installées pour travailler la terre. Ces immenses terres de la région de Marabá n'ont pas de titre de propriété: il n'existe pas de cadastre comme en France. Ceux qui se prétendent propriétaires ont seulement un titre d'occupation ou une autorisation d'y pratiquer la cueillette. Plusieurs réunions sont organisées entre celui qui prétend être propriétaire et les paysans. Les membres du syndicat et de la Commission pastorale de la terre (CPT) leur recommandent de ne pas trop se

confier et les incitent à mieux s'organiser et à travailler ensemble. Mais le paysan paisible n'imagine pas qu'on puisse le trahir et n'admet pas la violence. "Se défendre de qui? Monsieur Edmundo est un homme de respect et nous sommes prêts au dialogue." La police fédérale et l'IBDF (Institut brésilien de reboisement) viennent leur rendre visite. Dans un geste de la plus ignominieuse trahison ils confisquent les outils (haches, machettes, fusil de chasse...) et les laissent sans défense. Mais ces gens simples n'imaginent pas la trahison. Le 13 juin arrivent deux taxis avec Edmundo et six tueurs. Ils sautent du taxi, entrent dans la forêt, tuent à bout portant le jeune Francisco de 17 ans, fils unique adoptif d'un couple de vieillards, de São Domingos; criblent de balles João Evangelista, père de famille, deux enfants, de São Domingos; mettent le feu à la maison de paille où ils s'abritaient; mitraillent d'autres hommes qui arrivent à s'enfuir; rencontrent Messias. Mais avant de le tuer un des tueurs crie: "Ne tirez pas, c'est mon frère." Messias s'enfonce dans la forêt. Il me raconte ce fait personnellement en tremblant encore de peur. Les tueurs et le monstre Edmundo traversent la Transamazonienne et entrent dans l'autre partie de la forêt. Après deux kilomètres de marche, ils rencontrent Luis Carlos et Januário, deux travailleurs agricoles qui habitent près de chez moi, à Nova Marabá. Ils les abattent froidement. Ils obligent la jeune Francisca à les accompagner. Elle a 14 ans et est enceinte. Ils rencontrent trois hommes, dont le mari de Francisca: deux hommes tombent mais ils arriveront à survivre. Francisca est abattue. Son mari a disparu, sans doute mort en pleine forêt. Ils mettent le feu aux maisons et reprennent la route de Marabá. Emmanuel Wambergue et le jeune avocat Paulo de Tarso de la CPT dénoncent les faits à la police qui ne fait rien.

Dimanche, le monstre Edmundo et ses tueurs sont sur la plage de Marabá dégustant un whisky d'importation... Dimanche soir, je me rends à São Domingos, accompagné d'autres prêtres et religieuses de Marabá, pour célébrer la messe pour les victimes de ce terrorisme. Les Soeurs menacées de mort me demandent de rester. Je reste donc. Mais les nouvelles ne sont pas bonnes. La police ne veut rien faire et aucune autorité ne réagit. On téléphone partout. Belém: au gouverneur de l'Etat du Pará, au secrétaire d'Etat à la sûreté. Brasília: aux ministres de la justice et de la réforme agraire. La presse: journaux régionaux, nationaux, BBC de Londres, Parlement européen... Beaucoup de belles paroles mais rien n'est fait pour nous aider. Les tueurs répandent la menace. Ils ont la liste des paysans et ils iront les tuer là où ils se cachent. C'est la panique, la terreur. L'unique appui de ces gens c'est l'Eglise catholique. Mais que faire? Ils nous supplient d'agir, mais comment?

Mardi, quelqu'un vient nous prévenir qu'il y a d'autres morts. Nous nous rendons rapidement à Uba, petit village de la Transamazonienne situé à dix kilomètres de São Domingos. Nous entrons dans la maison de José, animateur de la communauté de ce village. C'est lui qui a pris l'initiative de construire la chapelle de ce village. Il est étendu, mort, sur la table de la cuisine, entouré de sa femme enceinte et de ses cinq enfants. Le sang ruisselle encore par terre. Au milieu d'une flaque de sang gît son cousin Valdemar, père de deux enfants. Les deux taxis de la mort sont partis de Marabá avec la terrible mission. Sur le chemin, ils rencontrent Nelson Ribeiro, un travailleur agricole d'un autre village. Il n'a rien à faire avec l'histoire, mais il faut se faire la main: 40 balles pour liquider cet innocent. Un beau carton! On reprend la route. Au village Uba les deux voitures s'arrêtent. Un petit coup d'alcool pour se donner du courage. Edmundo reste dans le taxi avec quelques hommes. Trois autres vont jusqu'à la maison de José, bien au centre du village, l'obligent à se lever du hamac où il faisait la sieste et l'abattent froidement, ainsi que

Valdemar. "Allons-nous en, le patron nous attend." Les deux taxis reprennent la route de Marabá.

Rien n'est fait. Nous avons reconstitué tout le crime dans ses moindres détails, rédigé des rapports envoyés à toutes les autorités du pays. Nous avons obtenu les témoins nécessaires. Edmundo a été emmené avec des menottes jusqu'à Belém. Il est resté prisonnier trois jours, puis relâché: "faute de preuves"!!! Maintenant, il veut notre peau. On a tout essayé. On s'en remet à Dieu seul. De Brasília, sont venus des "docteurs" aux souliers vernis, pour savoir ce qui se passait. Mais c'est tout. Notre avocat a suivi toute l'enquête et a réussi à réunir toutes les pièces du procès avec les témoins oculaires. Cette semaine (15 août) il a essayé de voir où en étaient les deux procès, celui de la Soeur Adélaïde et celui des huit paysans, et pour notre révolte, on lui a dit que les dossiers avaient disparu. Ça vous donne envie de pleurer ou de tout casser.

La violence est notre pain quotidien et le juge de paix, en cinq ans, n'a prononcé aucune condamnation, aucun verdict. Vous savez pourquoi!

Le mois dernier, dans le car de Marabá, les gens se plaignent que ça sent mauvais. Tout le monde descend et un "fiscal" découvre dans la valise d'un homme une tête coupée. C'est un tueur qui, après avoir fait son travail, emmène la preuve à Marabá pour recevoir la prime. Dimanche dernier, quand je rentre de la messe, je passe près du cimetière. Sur le talus gît un jeune homme bien vêtu: une seule balle dans le coeur. Le taxi est venu le déposer délicatement à la porte du cimetière pour faciliter le travail des croque-mort. Au studio de TV-Marabá, un commissaire de police dénonce la corruption du chef de police de Serra Pelada. Celui-ci regarde la télévision, se met en colère, monte dans sa voiture, envahit le studio et tue le commissaire devant les caméras. Le 4 août, près de chez moi, on termine le chapelet du soir. Des coups de feu. Je regarde par la fenêtre et je vois courir trois hommes armés. Ils viennent d'abattre mon voisin qui sortait de chez lui avec un ami sur sa moto. Le premier est tué sur le coup, l'autre se tord de douleur mais meurt peu après...

Quand on va acheter le pain le matin, on se rencontre à la boulangerie et on s'interroge: "Qui a été tué cette nuit?" Quand il n'y a pas de mort, on trouve la vie un peu terne. C'est comme un moto-cross sans chute. Les enfants de la rue ne jouent plus à cache-cache. Ils jouent au tueur. "Padre Roberto, j'ai reçu dix millions pour te tuer: pan, pan, pan!" dit le petit voisin de 5 ans qui entre chez moi par la fenêtre.

Nous concélébrons la messe en pleine forêt, sur les lieux du crime. L'autel est édifié avec les restes de la maison brûlée. On y dépose quelques vestiges en guise d'offertoire: une sandale, une brosse à dents, une vieille casserole noircie de fumée et... quelques os de Francisca que les oiseaux de proie ont nettoyés. C'est un recueillement impressionnant. Je prends conscience de la présence vivante du Christ dans cette assemblée priante, dans ce pain et ce vin, qui à travers mes paroles deviennent Corps et Sang du Ressuscité. Prêtre: avoir ce pouvoir de rendre sensible cette présence permanente du Dieu de Vie sur le lieu de la mort. Mort, où est ta victoire? Comme les autorités ne font rien, il ne nous reste que Dieu et Dieu seul. La justice de Dieu est lente mais elle est sûre. Pour cela nous comptons sur vos prières, c'est notre force.

Robert de Valicourt, o.m.i.

(Diffusion DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 295 F - Etranger 360 F - Avion 440 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441